PATHÉ - CONSORTIUM - CINÉMA présente

Une production Pathé-Natan, mise en scène de Joë May et R. Pujol avec Marie Glory, Jean Murat, Armand Bernard, Maddy Berry.

Dactylo se marie

Marie GLORY, la dactylo du film !

Tout le monde se souvient de « *DACTYLO* », ce film charmant dont le succès éclatant, qui dure toujours, n'est pas près de s'épuiser.

C'est la suite de cette œuvre toute de fraîcheur et de gaîté que nous verrons cette semaine : « *DACTYLO SE MARIE* ».

Nous retrouvons la dactylo SIMONE qui, par sa grâce et sa naïveté, a gagné le cœur de son patron, le banquier Paul DERVAL et est devenue sa femme.

En même temps que lui, le fidèle Jules Fanfarel, garçon de la banque, épousait une plantureuse boulangère, Thérèse, qui ne voulait plus laisser son mari travailler. Les deux lunes de miel commencèrent à briller dans un ciel sans nuage, mais il est toujours imprudent de trop compter sur l'avenir. Un malheureux événement se produisit : le krach d'une banque néerlandaise entraîna directement la faillite de la banque Derval.

Voici donc nos jeunes époux sans ressources aucune, le fidèle JULES voulut, pour les aider, emprunter de l'argent à THÉRÈSE, sa femme, mais celle-ci fut intraitable. JULES, fou de colère de ne pouvoir tirer ses amis d'embarras, quitta la boulangerie en jurant qu'il n'y remettrait plus les pieds.

Cependant, de retour à Paris, PAUL et SIMONE se mirent courageusement à la recherche d'une situation. SIMONE retrouva une place de secrétaire chez un banquier, M. BLOCH, un brave homme, qui avait seulement le tort de faire un brin de cour à ses secrétaires et de les inviter à dîner.

Pour ne pas le fâcher, SIMONE accepta d'aller au restaurant avec M. BLOCH. Quand elle rentra chez elle, à deux heures du matin, PAUL lui dit cruellement : « Je connais tes procédés. C'est comme çà que tu m'as conquis ; voilà à quoi on s'expose en épousant sa secrétaire ! »

Profondément offensée, SIMONE partit sans que PAUL cherchât à la retenir. DERVAL n'avait plus pour lui que son fidèle JULES ; ils partirent pour LONDRES, et ils montèrent une petite banque qui fit beaucoup d'affaires avec BLOCH et Cie de PARIS.

Dans cette dernière maison, SIMONE avait pris une place prépondérante. Elle était devenue le fondé de pouvoirs, et c'était elle qui, sans que PAUL le sût, favorisait les transactions financières de son ancien mari ; mais tout finit par se savoir et, entre autres nouvelles, PAUL apprit qu'il était le père d'une petite fille. Ce fut l'enfant qui fit renaître leur bonheur, durable cette fois, car PAUL retrouva SIMONE, et JULES revint à THÉRÈSE. C'était la fin pour eux quatre, de toutes leurs aventures.

Ce film est joué par tous les interprètes qui contribuèrent à faire de «*DACTYLO*» un film qui restera comme une opérette classique du cinéma : Marie GLORY et Jean MURAT et Armand BERNARD ainsi que Maddy BERRY.

—o—

Ce film sera joué prochainement AU COLISÉE, rue de l'Epeule à Roubaix

CARAVANE

Charles BOYER et Conchita MONTENEGRO, dans une scène de « Caravane », production E. Charell, tournée à Hollywood.

Réveil du Cinéma

Le Cinéma est-il un métier ?

Sous ce titre, notre confrère J. C. Auriol, traite la question dans « Pour Vous ». Il le fait avec beaucoup d'humour et d'esprit.

Voici un excellent passage de son article ;

...Aux jeunes gens qui voudraient « faire du cinéma », qui aspirent à vivre au studio, à transmettre des ordres dans la chaleur, la poussière et la fièvre, à jouer à la fourmi pendant huit, dix, douze heures par jour (faire un film, c'est faire les grandes manœuvres), à tous ces candidats à un apprentissage inorganisé, on ne sait quel avis donner. On leur demande : « Avez-vous de l'argent ? » Si vous apportez des capitaux à un metteur en scène, à un producteur, on vous donnera bien une place, en guise de commission. « Avez-vous une auto ? » Si vous en avez une, on vous utilisera pour faire des courses urgentes en ville, et pour ramener un visiteur, un collaborateur ou quelque protégée.

Vous aurez alors le droit de vous faire passer pour troisième assistant ; et si vous sortez des bouts de films de votre poche, si vous portez des *knickerbockers*, une blouse en daim, des lunettes et un chandail ou un cache-nez de couleur vive, vos relations croiront bel et bien que vous êtes dans le cinéma. Mais bénévole, inutile ou capable, vous ne tarderez pas à chômer, car le film dans le sillage duquel vous aurez été entraîné sera bâclé en deux ou trois semaines, et vous serez toujours un *bleu*, vous ne serez pas un vrai assistant. Un bon premier assistant doit avoir une vaste expérience, de la souplesse, des années de travail à son actif. C'est l'homme qui doit constamment aplanir le terrain sous les pas du metteur en scène, de telle sorte que celui-ci ne bute pas à chaque instant et puisse se consacrer à son travail de création sans s'éparpiller en lassantes interventions secondaires.

Ayez des relations : un jour, un ami monteur, surmené, vous emmènera dans son atelier. Après quelques petits mois de pratique, vous vous croirez monteur, et vous apprendrez en réalité, le montage aux dépens de ceux qui vous emploieront ; et puis, un jour, si vous avez des dons, vous serez véritablement capable de monter. Qu'un ami metteur en scène, vous prenne à côté de lui pendant la réalisation d'un film, vous avez une chance de percer : non pas en vous montrant tellement plus actif ou plus ingénieux qu'un autre (on se méfierait de vous...) mais en faisant preuve d'une diplomatie extrêmement souple, et, sans vous brouiller avec les autres, en vous mettant du côté de celui qui doit faire d'autres films dans un avenir prochain. En général, ce ne sera pas le producteur du premier film (déjà découragé ou à bout de ressources), mais l'administrateur, le metteur en scène ou même un assistant ou le régisseur, car on ne produit pas des films comme on fabrique des tissus ou des pianos, mais quand on a trouvé une combine. (Si votre voisin de palier a gagné à la loterie, vous avez une chance, cher lecteur, de devenir producteur, et pourquoi votre beau-père ne mettrait-il pas en scène, puisque le garagiste chez qui il travaillait a fait faillite ?)

On s'improvise du jour au lendemain producteur, metteur en scène, découpeur, administrateur, vedette. Il suffit d'avoir la veine et le culot. Il n'y a guère que dans la partie technique et l'ouvrage manuel du cinéma que l'on trouve des gens de métier. On ne peut pas être électricien, staffeur ou peintre du jour au lendemain dans un studio. Ces ouvriers, quand ils ne sont pas à leur tour contaminés par les coutumes excentriques de ceux qui les emploient, sont, en général, vifs, gentils et sérieux. On peut dire qu'on obtient d'eux ce que l'on veut, ce que l'on sait obtenir ; mais tout le monde ne sait pas commander.

Savez-vous que...

C'est Carl Brisson, actuellement à Hollywood, qui fit la « découverte » dans un salon de coiffure de Stockholm de Greta Gustafson, qui devint ensuite Greta Garbo ?... Et que celle-ci débuta dans un film de fou-rire qui s'intitulait « *Eric le voyou ?* » Que cet autre Scandinave, Jean Hersholt, faisait déjà du cinéma avant la guerre ?... Et qu'à cette époque-là Maurice Chevalier ne parlait pas un mot d'anglais, car il commença à apprendre cette langue pendant sa détention comme prisonnier de guerre en Allemagne ?

⁂

On vient de s'apercevoir que Joan Marsh, qui, après un rôle d'essai dans le film « *You' re telling me* » (A qui le dites-vous), vient de signer un contrat avec Paramount, avait les plus petits pieds d'Hollywood.

En effet, elle ne chausse que du 34 — et encore dans la plus petite largeur — alors que Miriam Hopkins qui détenait précédemment ce record peu banal, chausse du 36...

Gary Cooper qui « fait » un grand « 44 Fillette » détient le record inverse et l'on est un peu effrayé en mettant l'une des imposantes chaussures de ce dernier à côté d'une mule minuscule de Joan Marsh.

Les populaires vedettes françaises

FLORELLE

ÉCHOS ET NOUVELLES

UN CATALOGUE FRANÇAIS DES FILMS ÉDUCATIFS

Répondant à un vœu souvent exprimé, dans leur Congrès, par les délégués des organisations ayant recours au cinématographe comme instrument d'éducation, le Comité français de l'Institut International du Cinématographe éducatif, dont le président est M. Charles Dulac, vient de faire paraître, avec l'aide de la Chambre Syndicale de la Cinématographie, un *Catalogue général des films français éducatifs.*

C'est là un instrument de documentation extrêmement précieux pour les maîtres des différents ordres d'enseignement, aussi bien que pour les industriels et les chercheurs.

Tous les catalogues existants, et, notamment celui très complet du ministère de l'Agriculture, ont été mis à contribution pour établir ce répertoire, mais on en a judicieusement rejeté certains films par trop démodés ou devenus introuvables. Chaque film, classé suivant son genre, est indiqué avec son métrage, le nom de l'éditeur et ses caractéristiques techniques : format standard ou réduit, muet ou sonore.

Il n'est pas douteux que ce remarquable travail pourra apporter un légitime secours aux éditeurs pour l'exploitation de leurs stocks de courts métrages.

Il serait à souhaiter qu'un autre catalogue du même genre soit établi pour les films récréatifs à l'usage de la jeunesse, que les usagers ont tant de peine à se procurer et que ces catalogues soient suivis, chaque année, d'un supplément pour tenir à jour leur documentation.

JIMMY WALKER EX-MAIRE DE NEW-YORK VEDETTE DE CINEMA

Un manager anglais aurait réussi à conclure avec Jimmy Walker, qui réside actuellement dans la banlieue de Londres, un contrat qui assurerait à l'ancien maire de New-York la jolie somme de 500.000 dollars.

Jimmy Walker se serait engagé à être la vedette de plusieurs films qui seraient tournés dans un studio anglais; en outre, il paraîtrait sur la scène pour présenter ses films. Le cachet prévu pour chaque film serait de 150.000 dollars.

La publicité, d'assez mauvais aloi, faite autour des scandales dont l'ex-maire de New-York fut le héros, ne nuira-t-elle pas à cette curieuse combinaison ?

LE DEVELOPPEMENT DE LA TELÉVISION EN ANGLETERRE

La Baird Television Company a publié son rapport sur l'activité de son cinquième exercice.

Les dépenses de la Baird Company s'élèvent à 27.500 £ pour l'année écoulée. Jusqu'à présent, aucune recette ne figure à l'actif. La Société a dépensé, en tout, 280.000 £ pour ses expériences de télévision. Elle espère pouvoir être à même de rembourser toutes les sommes dépensées.

MANGER AU MÊME RATELIER

John Barrymore, à ses débuts à la scène menait avec un jeune écrivain aussi obscur que lui, une existence pleine d'enthousiasme, mais singulièrement vide d'argent.

Régulièrement, les deux jeunes gens chipaient chaque mois à un de leurs camarades plus âgé, son superbe râtelier en or et allaient le porter chez « mon oncle », qui est en Angleterre et aux Etats-Unis, le véritable mari de « ma tante ».

Le pauvre acteur édenté ne pouvait plus remplir son rôle, les chuintements de sa voix ne passant pas la rampe, aussi le directeur de la troupe était-il obligé chaque fois de retirer le gage du clou. Au bout de quelque temps cependant, il se fatigua et exigea de son pensionnaire que tous les soirs, le râtelier fût déposé à la caisse du théâtre. Et à chaque repas, le malheureux y devait s'y précipiter pour pouvoir se nourrir.

LA PROPAGANDE JAPONAISE EN CHINE

Dans le double d'intensifier sa propagande en Chine et de créer un débouché aux produits de ses studios, le Japon s'est rendu acquéreur d'un assez grand nombre de cinémas en Chine.

Présentation

RAVISSEURS

La « Fox-Film » présentait, vendredi dernier, au « REXY », cette production de Irwing Cummings.

Il s'agit d'une histoire de gangsters, qui se sont spécialisés dans les enlèvements de personnes, remises en liberté contre paiement d'une rançon.

C'est un film tout à fait de goût américain, mais bien conçu. Il plaira certainement au public français qui aime tout connaître.

Au surplus, « *RAVISSEURS* » est fort bien interprété par Spencer Tracy, Claire Trévor, Rolph Morgan, et tous leurs camarades. Le dialogue français a été adapté admirablement.

On tourne

« *VOTRE SOURIRE* ». — Les Films « Véga » tournent « *Votre Sourire* », d'après l'œuvre d'André Birabeau et de Georges Dolley, aux studios de Neuilly, avec, comme principales vedettes : Victor Boucher et Marie Glory.

Autour d'eux, Simone Deguyse, Daniel Lecourtois, Rognoni, Colette Claudet, De wilder, complètent l'interprétation.

C'est une production « Husco ».

« *UN HOMME EN OR* ». — Jean Dréville et Roger Ferdinand tournent aux studios Pathé-Natan, de Joinville, « *Un homme en or* ». L'interprétation est assurée par Harry Baur, Josseline Gaël, Suzy Vernon, Larquey, Jacques Maury, Christiane Dor, etc., etc.

On va tourner

« *LE MUSÉE DU LOUVRE* ». — Mme Germaine Dulac, directrice de France-Actualités, prépare un important documentaire sur le Musée du Louvre. Le film sera présenté et commenté par M. Henri Verne, directeur des Musées nationaux.

REPRISE !

Les studios de la Paramount, de Saint-Maurice, seraient, paraît-il, à la veille de reprendre une certaine activité. Le nouveau directeur général Henri Klarsfeld, aurait de nombreux projets de films. Il est question de Jacques Feyder, Abel Gance et Léonce Perret pour certaines réalisations imminentes.

On a tourné !

DIVERS. — Parmi les films en cours de montage aux ateliers d'Eclair-Tirage, citons : « *Chansons de Paris* » (Films artistiques français), « *Château de cartes* » (Photosonor), « *Gado Bravo* » (da Costa), « *Cocaïne* » (Licot), « *Sympathico-Thérapie* » (Dr Gillet), « *Brevet 95-75* » (Clerc).

BOUBOULE 1er

Georges MILTON et son fils adoptif... dans ce film !

NOUVELLES D'AMÉRIQUE

CHARLES BOYER A HOLLYWOOD

Charles Boyer, depuis peu aux studios « Fox » d'Hollywood, vient de montrer qu'il est doué d'une force de volonté peu commune. Décidé à apprendre à parler couramment anglais, il y est parvenu en peu de temps ; non seulement son vocabulaire est riche, mais encore il s'exprime avec une facilité remarquable et comprend même les mots les moins courants.

C'est par la lecture que Charles Boyer a complété sa connaissance de cette langue. Il était en Angleterre lorsqu'il prit la décision de se perfectionner en anglais ; il cessa dès lors de lire quoique ce soit en français et refusa même d'apprendre les nouvelles de son pays par les journaux français.

A la Cité Moviétone, où il tourne actuellement dans la version française et anglaise du grand film d'Erik Charell : « *Caravane* », il s'efforce de parler constamment anglais, si bien qu'il lui arrive de s'adresser dans cette langue même à ceux de ses compatriotes qui ne la comprennent pas.

« J'ai perdu mon temps à Hollywood, lorsque j'y ai passé six mois », raconte Charles Boyer, et pendant cette période je n'ai appris qu'une douzaine de mots, aussi, je m'étais bien promis, si l'occasion se représentait, de me mettre sérieusement à l'étude de l'anglais.

La décision inébranlable que vient de prendre ainsi Charles Boyer, s'oppose malheureusement au désir de sa jeune femme, Pat Paterson, qui, elle, veut à tout prix apprendre le français et ne trouve aucune aide auprès de son mari qui s'obstine à lui répondre en anglais.

Charles Boyer est un fervent du sport. Le matin, avant le déjeuner, il va se baigner, nage et plonge, puis fait avec Mme Boyer quelques parties de ping-pong. Il aime les longues promenades à cheval, joue souvent au tennis et au golf.

C'est encore aux sports d'hiver que Charles Boyer s'intéresse le plus. Il patine admirablement, fait du ski, mais a une préférence marquée pour le bob-sledding. Fervent du toboggan, il n'a pas craint, maintes fois, de s'aventurer sur les pistes les plus dangereuses, et chaque année, au moment de Noël, on est sûr de le retrouver soit à St-Moritz ou à Chamonix.

Charles Boyer est extrêmement simple, et la seule fantaisie qu'il se permette est un bracelet en or avec plaque d'identité — don de sa mere pendant la guerre — auquel il tient énormément.

LA SITUATION FINANCIERE DE L'INDUSTRIE AMERICAINE DU FLM S'EST AMELIORÉE EN 1933

D'une statistique concernant la marche des principales Sociétés américaines de films par actions, il ressort un bénéfice de 2,3 millions de dollars pour l'exercice 1933.

En 1930, dernière année de prospérité, le bénéfice total de ces Sociétés s'était élevé à 24,8 millions de dollars. Par contre, l'année suivante marquait une perte de 2,1 millions et, en 1932, le déficit atteignait 23,6 millions de dollars.

Le résultat du dernier exercice indique un redressement significatif qui s'est également fait sentir dans l'industrie automobile, tandis que la plupart des autres grandes industries ont continué à accuser des pertes plus ou moins considérables.

LA REFORME DES SALAIRES DANS L'INDUSTRIE DU FILM

Les efforts du Gouvernement américain pour amener l'abaissement des gros salaires dans l'industrie du film se sont avérés négatifs. Toutes les mesures envisagées se sont heurtées à l'inertie ou à l'impuissance des producteurs. Aussi, le Gouvernement de Washington a-t-il décidé de suspendre pendant la période d'été, l'application des articles du nouveau Code en ce qui concerne les salaires d'artistes et des directeurs.

Les jolies actrices d'Hollywood

Esther RALSTON, jeune actrice de la Metro-Goldwyn-Mayer, s'apprêtant à plonger dans sa piscine. (Photo M.-G.-M.)

FEUILLETON DU 1er JUIN 1934. — N. 13

LE PARFUM MYSTÉRIEUX

PAR CH. QUINEL ET A. DE MONTGON

— J'ai bien fait de ne pas vous répondre, car cela nous donne un thème de conversation propre à charmer notre attente. Lady Greta est d'une honorable famille écossaise, mais d'un milieu beaucoup plus modeste que celui auquel elle appartient par son mariage. En outre elle n'avait pas un penny lorsque lord Falmouth, l'ayant rencontrée dans une villégiature à Ride, l'épousa.

— Eh bien, alors ?

— Vous êtes bien Français, mon ami, et enclin à voir le mal partout. Lady Greta est non seulement une femme foncièrement honnête, aimant son mari, d'une grande tendresse, mais encore un esprit très cultivé qui ne se plaît que dans les hautes spéculations philosophiques. Elle a fait avec lord Falmouth de grands voyages et de longs séjours en Extrême-Orient.

— Ah ! c'est ce qui explique ces admirables échantillons des arts hindous et chinois.

— Précisément, mais ils n'ont pas rapporté que des meubles et des bijoux, ils sont revenus tous les deux imprégnés des croyances de certaines sectes secrètes d'Asie.

— Snobisme, attitude... Sous Louis XIV un certain M. de Vatteville s'est fait musulman...

— Peut-on comparer, dit M. Shannon avec mépris, la légèreté des esprits latins avec le sérieux de solides cerveaux irlandais ? Lord et lady Falmouth communiaient dans les sphères élevées des études métaphysiques. Je ne saurais vous dire exactement en quoi consistaient leurs croyances, mais je sais qu'elles étaient imprégnées du spiritualisme le plus pur. Lady Greta n'est pas une femme que l'on puisse de près ou de loin soupçonner d'un meurtre ; d'ailleurs, elle n'y aurait ou aucun intérêt, ajouta d'un air détaché le coroner, car elle n'hérite pas de son mari. Les biens de lord Falmouth sont substitués ; au cas où sa succession serait ouverte et puisque le ménage n'avait pas d'enfants, ce serait son frère, le major Henry Falmouth qui vit à Londres qui en deviendrait propriétaire.

— Ah ! dit Robert, c'est différent.

— On aime dans la société, à plaisanter lord et lady Falmouth à cause de leurs conventions bizarres ; ils possèdent ici une bibliothèque extraordinaire de livres hermétiques, collection unique, et ils y travaillent avec l'aide d'un de leurs amis, le prince Osman Nagpour, le fils d'un richissime radjah hindou, qui est revenu avec eux de leur dernier voyage — il y a de cela deux ans. Il réside à Wicklow Cottage, une splendide villa qui appartient aux Falmouth et qui domine la mer d'Irlande. Vous connaissez certainement l'endroit très pittoresque à vingt-cinq milles d'ici. On raconte que la fortune de ce monsieur est incalculable... Je me suis laissé dire que les philosophies hindoues comptaient le temps pour rien, et certainement lady Greta partage cette opinion, car je ne sais pas si vous vous rendez compte, mais...

Shannon n'avait rien exagéré. C'était son interlocuteur n'était plus devant lui; il se retourna et vit Robert Olivier, penché sur un fauteuil, qu'il flairait à la manière d'un chien de chasse qui suit une piste.

CHAPITRE V

LE MYSTERE DE GARRICK CASTLE

Le coroner n'eut pas le temps de demander au jeune Français ce qu'il faisait près de ce fauteuil, car lady Greta entrait à ce moment dans le boudoir.

Shannon n'avait rie nexagéré. C'était une femme de grande beauté, de noble allure. Bien que sa démarche fut empreinte de la dignité convenable à son rang, il y avait quelque chose en elle de léger et de souple qui trahissait la femme rompue aux exercices sportifs. Son joli teint mis en valeur par l'encadrement de sa mousseuse chevelure rousse était un peu pâle et ses beaux traits tirés. Un cerne qui entourait ses yeux très grands et d'un bleu pervenche décelait l'insomnie et l'inquiétude.

Au premier aspect de cette ravissante créature, Robert se rendit compte que la soupçonner d'un acte bas ou criminel eût été folie.

Tout en elle respirait la bonté, la franchise et cette candeur intelligente sur laquelle on ne peut pas se tromper.

— Je vous remercie, dit lady Falmouth au coroner, je vous remercie, monsieur, d'être venu tout de suite ; mon inquiétude est mortelle, je redoute le pire. J'aurais voulu que mon malheur ne fût pas publié, non pas par fierté ou par amour-propre, certes, mais pour lui qui, à son retour, éprouvera un profond déplaisir. Puisqu'il est impossible maintenant que la chose demeure cachée, j'ai fait promettre une prime de vingt mille livres à qui me fera retrouver mon mari. L'annonce paraîtra ce soir dans les journaux.

— Milady, dit Shannon, ne vous êtes-vous pas un peu trop pressée d'offrir cette prime ? Ne croyez-vous pas que, peut être, lord Falmouth avait quelque raison pour rester durant deux jours éloigné de son domicile et qu'il sera contrarié par l'offre d'une pareille récompense qui est de nature à mettre beaucoup de gens en mouvement et d'ébruiter considérablement l'affaire ?

— Je vous comprends, monsieur, répondit la jeune femme avec beaucoup de tristesse ; vous faites allusion à une fugue possible de mon mari. Oh ! les mots ne me font pas peur. Vous pensez que peut-être il a voulu avoir quelques heures de liberté à passer loin du domicile conjugal. Eh bien ! non. Croyez bien, que, malgré la peine que j'en éprouverais, je préférerais de beaucoup cette hypothèse, mais d'abord, pour qu'il y ait fugue, il faut un objet dont l'attrait soit assez fort pour faire commettre à un homme comme mon mari une action dont il sait que je serais désespérée. Cet objet, cette personne ne peut pas exister. Je connaissais toutes les relations de lord Falmouth, qui se bornaient à quelques voisins de campagne fort peu nombreux, dont les Lugduff. Vous pensez que j'ai téléphoné, télégraphié et envoyé des lettres en tous sens. Il n'y a absolument rien de ce côté-là.

— Lord Falmouth n'avait, vous en êtes sûre, aucune autre relation, madame ? intervint Robert Olivier.

— Aucune. Il vivait ici constamment et la dernière fois que nous avons eu du monde à dîner, c'est il y a deux ans. Je crois même, monsieur Shannon, que vous étiez des nôtres ?

— En effet, répondit le coroner en s'inclinant.

— Depuis lors, continua lady Greta, mon mari demeurait en tête à tête avec moi-même lorsqu'il allait à Dublin pour quelque course je l'accompagnais toujours. La seule personne que nous recevions ici était le prince Nagpour.

— Il serait indispensable, mylady, que vous nous disiez en quelques mots la genèse de l'affaire. Avez-vous remarqué que, depuis quelque temps, votre mari fut plus nerveux, qu'il témoignait quelque inquiétude, qu'il eût reçu quelque correspondance insolite ?

— En aucune façon. Jusqu'à la veille de Noël, notre existence s'est déroulée suivant le rythme habituel : travail — mon mari préparait un grand ouvrage sur les Védas pour lequel je lui servais de secrétaire — et sport. Là encore je ne le quittais pas puisque nous montions à cheval ensemble et puisque ensemble nous jouions au tennis ayant seulement parfois comme partenaire Osman Nagpour. La veille de Noël, le prince avait dîné avec nous, nous sommes montés après le repas dans le cabinet de travail de mon mari et nous avons causé de choses indifférentes. Vers minuit, le prince, qui était venu comme toujours en automobile, annonça son intention de partir. Moi-même, j'étais un peu lasse, m'étant occupée dans la journée de l'arbre de Noël pour les enfants des fermiers, que nous installons selon une vieille tradition, dans une des dépendances du château. Où en étais-je ? J'ai l'esprit si troublé que j'ai de la peine à suivre ma pensée.

— Le prince Osman prenait congé de vous...

— Non... non... je tiens à suivre l'ordre des faits, le prince a manifesté son intention de partir, j'étais fatiguée et je lui ai dit bonsoir. J'ai embrassé mon mari et je suis rentrée dans ma chambre en passant par ce salon, lequel communique par la porte que vous voyez avec le cabinet de travail de lord Falmouth.

— Lord Falmouth est donc resté seul avec le prince ? demanda Robert.

— Fort peu de temps.

— Comment le savez-vous ?

— C'est le prince Osman qui me l'a dit quand il est revenu dans la journée d'avant-hier.

— Mais vous-même n'en savez rien ?

(A suivre).